



HAL
open science

Quand un collaborateur se rêve en résistant : la science-fiction de B. R. Bruss

Simon Bréan

► **To cite this version:**

Simon Bréan. Quand un collaborateur se rêve en résistant : la science-fiction de B. R. Bruss. Littératures, 2020, Vivre avec le deuil de la Résistance Relectures de l'après-guerre, 82, pp.109-123. <10.4000/litteratures.2727>. <hal-03963571>

HAL Id: hal-03963571

<https://hal.science/hal-03963571v1>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-ND 4.0 - Attribution - No Derivative Works - International License

Simon Bréan

Quand un collaborateur se rêve en Résistant : la science-fiction de B. R. Bruss

S'interroger sur l'héritage de la Résistance dans le domaine de la science-fiction française se heurte à un hiatus historique essentiel : entre 1940 et 1950, l'écriture de récit d'imagination scientifique se fait de manière sporadique, sans lien avec des collections pérennes, et avec presque aucune figure majeure dont l'action puisse être jugée significative. Il serait néanmoins possible de convoquer deux écrivains notables pour la période de la guerre. Le premier, Régis Messac, est un écrivain entré dans la Résistance. Avec une belle cohérence, il s'est engagé au sein du Front National pour lutter contre le totalitarisme et le bellicisme qu'il avait auparavant dénoncés dans ses romans des années 1930, *Quinzinzinzili* (1935) et *La Cité des asphyxiés* (1937). Mort en déportation, il n'est malheureusement pas en mesure d'influer à la Libération sur le devenir des récits spéculatifs¹. Le second auteur pourrait être Barjavel, mais pour une raison inverse, puisque ses premiers récits paraissent dans *Je suis partout* en 1942 et 1943. Tant *Ravage* que *Le Voyageur imprudent* sont susceptibles d'être analysés à la lumière d'un état d'esprit de l'époque : *Ravage* peut être lu comme un plaidoyer en faveur d'un retour à la Terre, après une catastrophe qui montre la vanité de la société techniciste à l'américaine ; *Le Voyageur imprudent* donne l'occasion de constater la vanité de toute tentative de changer l'histoire à grande échelle. Une étude suivie de ses thématiques de prédilection pourrait évidemment donner lieu à des réflexions nuancées sur les mutations idéologiques de leur auteur², mais cette piste ne paraît pas pertinente ici pour deux raisons : d'une part, cela reviendrait plutôt à étudier un héritage vichyste qu'un héritage de la Résistance, dans la mesure où Barjavel a poursuivi la même veine pessimiste, tempérée par une valorisation de l'amour et des sentiments, dans ses ouvrages ultérieurs ; d'autre part, cet écrivain, même s'il est bien identifié dans notre histoire littéraire comme un auteur important pour la science-fiction française, n'a en réalité pas pris part après guerre à la configuration du champ éditorial de cette littérature, dont il s'est tenu éloigné pour l'essentiel entre 1949 et 1968.

Pas d'écrivain de science-fiction résistant qui ait survécu à la guerre, ni vraiment de figure s'inspirant clairement des valeurs de la Résistance dans la nouvelle génération qui s'affirme

¹ Concernant Régis Messac, voir notamment *Régis Messac : un écrivain journaliste à re-connaître* (Olivier Messac et Natacha Vas-Deyres dir.), Paris, Éditions ex nihilo, 2012.

² Pour une étude des thématiques de René Barjavel, je renvoie à mon article « Barjavel et le merveilleux scientifique », *Dimension Merveilleux Scientifique n° 4*, Jean-Guillaume Lanuque (dir.), Pamiers, Black Coat Press coll. « Rivière Blanche – Fusée », 2018, p. 270-285.

surtout à partir de 1954 : la période de la guerre et de la Résistance n'est-elle qu'une parenthèse dans la littérature de science-fiction française ? Pas tout à fait : il existe un cas étonnant qui, d'une manière assez paradoxale, permet de s'interroger sur une éventuelle transmission de ces valeurs. Il s'agit de l'écrivain B. R. Bruss, pseudonyme de René Bonnefoy, également connu sous le nom de Roger Blondel pour des ouvrages de littérature générale. L'une des objections invoquées pour Barjavel semblerait pouvoir être reprise, car René Bonnefoy a exercé de hautes fonctions au sein du régime de Vichy, comme secrétaire général à l'information entre 1942 et 1944. Pourtant, et c'est là le paradoxe, ce passé de fonctionnaire de Vichy prend une toute autre signification quand on le rapporte à la carrière et à la persona de B. R. Bruss, un écrivain qui débute dans la science-fiction en 1946, est ensuite nettement remarqué en 1953, avant de devenir pendant plus de vingt ans l'un des auteurs de référence de la collection Anticipation du Fleuve, donc l'un des piliers de ce champ éditorial. Au sein d'une collection dont la charge idéologique réactionnaire est souvent soulignée, B. R. Bruss est tenu pour un « humaniste »³, mettant en scène des situations atypiques, où les conflits se voient désamorçés par le règlement de malentendus culturels, où les clichés sont régulièrement inversés, avec des intelligences artificielles bienveillantes plutôt que destructrices par exemple⁴. À tel point que même une fois connue sa véritable identité, dissimulée presque jusqu'à sa mort⁵, les amateurs et critiques ont bien du mal à concilier l'univers fictionnel déployé dans les romans de Bruss avec l'image d'un haut fonctionnaire de Vichy. Une manière de procéder consiste à identifier tout ce qui a pu l'entraîner dans un engrenage néfaste, comme dans cette énumération établie par Laurent Genefort dans la postface d'un omnibus paru en 2014 :

Un esprit munichois hérité de la Grande guerre, une ambition mal placée de la part de ce professionnel un peu trop conscient de sa valeur, un intellectualisme déconnecté des réalités, une loyauté sans faille vis-à-vis de son mentor Laval, tout cela suffit-il à expliquer l'inexcusable⁶ ?

³ Voir notamment Jean-Guillaume Lanuque, « B. R. Bruss, ou l'humanisme résilient », *Carnets de recherches de ReS Futuræ* (consulté le 5 février 2020), URL : <https://resf.hypotheses.org/2791>.

⁴ « Bruss ne parle pas tant de combats et de conquêtes que de rencontres, de contacts : c'est l'humain (ou l'être pensant non humain) qui l'intéresse – chez lui, on essaie toujours de parler ou de communiquer avant de tirer. » (Jean-Pierre Andrevon, « Dr Bruss et Mr Blondel », *Galaxies* n° 20/*Lunatique* n° 85, novembre 2012, p. 70)

⁵ Il est frappant de voir que Jacques Sadoul, tout en signalant dès 1973 que B. R. Bruss est un pseudonyme dû aux « fonctions ministérielles au sein du gouvernement de Vichy » de son propriétaire, présente quand même Roger Blondel comme « son nom véritable » (*Histoire de la science-fiction moderne, 1911-1971*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 337), mention reprise à l'identique dans la réédition augmentée de 1984. L'information était connue, mais très floue.

⁶ Laurent Genefort, « L'étrange galaxie Bruss », B. R. Bruss, *Le Fleuve obscur de l'avenir*, Rennes, Critic, coll. « La Petite Bibliothèque Sf », 2014, p. 651.

Cette approche conduit à traiter la période de la collaboration comme une parenthèse malheureuse, dans la trajectoire d'un écrivain « voltairien » venu sur le tard à la science-fiction, et ayant développé par ailleurs une œuvre en littérature générale. Même si les éléments avancés par Genefort me paraissent convaincants, il me semble que se concentrer sur ce type de justification empêche de saisir en quoi la collaboration et symétriquement la Résistance ont pu se révéler déterminantes pour la carrière de B. R. Bruss.

De fait, ce qui m'intéresse est moins de comprendre comment un « Voltairien » a pu se fourvoyer dans le régime de Vichy, que de poser une question à double fond : pourquoi s'être tourné à la Libération vers la science-fiction, genre littéraire qu'il n'avait presque pas approché avant-guerre dans ses premiers romans ? Une partie de la réponse se ramène à un simple opportunisme économique : Bonnefoy, sous le coup d'une condamnation par contumace qui le force à se cacher des autorités, multiplie pour des raisons alimentaires l'écriture de textes de toutes sortes, notamment érotiques⁷. Néanmoins, et c'est le deuxième niveau de la question, qu'est-ce qui se manifeste au juste dans la science-fiction de l'immédiat après-guerre, avant que le cadre de la collection Anticipation n'oriente l'inspiration de l'auteur ?

J'en arrive dès lors à mon hypothèse principale, à savoir que ce qui détermine le choix de la science-fiction, et qui plus est d'une science-fiction en apparence « humaniste », correspond pour René Bonnefoy à une prise de distance à l'égard de son engagement dans le régime de Vichy, à une manière de trouver sa place dans un contexte où la Résistance est le principal horizon idéologique, à faire siens certains de ses idéaux dans le cadre de la fiction. Néanmoins, cette réaction ne se ramène pas exactement à faire amende honorable, mais bien plutôt à usurper symboliquement une certaine légitimité. Même si, à la suite de Laurent Genefort ou de Jean-Pierre Andrevon, je ne remets pas vraiment en cause la sincérité que reflète la variante « humaniste » de science-fiction que pratique B. R. Bruss, il m'apparaît nécessaire de rechercher en quoi cette persona littéraire correspond vraiment, ou non, à un contrepied par rapport au René Bonnefoy compromis dans les errances vichystes, et de là, de mesurer s'il s'est effectivement fait le vecteur improbable d'un certain esprit de la Résistance.

J'étudierai d'abord la trajectoire personnelle de René Bonnefoy, puis j'examinerai ce que la clef de lecture de la Résistance permet de discerner de ce qui se joue dans les deux romans de B. R. Bruss parus avant son entrée au Fleuve Noir, *Et la planète sauta...* (1946) et *L'Apparition des surhommes* (1953) pour en définitive cerner ce qui par l'intermédiaire de ces œuvres et de

⁷ Ces romans, écrits sous le nom de Georges Brass, ne prennent pas pour cadre une époque précise, et ne contiennent pas d'allusion à l'Occupation.

leur auteur, est susceptible de correspondre à la transmission d'un héritage de la Résistance au sein de la science-fiction française, et corrélativement, ce qui se perd dans ce jeu de masques littéraires⁸.

SOUS LE MASQUE DE B. R. BRUSS

Le parcours biographique de René Bonnefoy a maintenant été reconstitué avec précision notamment par Charles Moreau et Jean-Pierre Andrevon. Néanmoins, la compréhension de la trajectoire de B. R. Bruss me semble plus facile à atteindre en adoptant une démarche délibérément anachronique : inversant la flèche du temps, je commencerai par la fin de la carrière de l'auteur, afin d'en dégager les caractéristiques essentielles sans pâtir immédiatement de l'ombre portée par ses compromissions lors de la Seconde Guerre mondiale. Cela me paraît à même de permettre de mieux juger, rétrospectivement, de ce qu'il se produit dans la période qui nous occupe, c'est-à-dire l'immédiat après-guerre⁹.

Au début des années 1970, la « véritable » identité d'un auteur jusqu'alors très discret, B. R. Bruss, est révélée : il n'est autre que Roger Blondel, qui a signé en littérature générale *Le Mouton enragé*, paru en 1956 et adapté au cinéma par Michel Delville en 1974, ainsi que *Bradfer et l'éternel* en 1964, roman aux accents surréalistes qui avait déjà attiré à l'époque l'attention des critiques de science-fiction¹⁰. Dans un contexte où se multiplient les sociabilités, dans les premiers festivals du genre, Bruss, tout en restant très discret, livre ainsi les clefs de sa persona d'écrivain : un auteur au tempérament généreux, quelque peu anarchisant, aux grandes ambitions littéraires, contraint pour des raisons alimentaires de publier depuis vingt ans dans la collection populaire d'Anticipation du Fleuve Noir. Dans un entretien publié en 1975, il livre une vision de l'avenir humain fondée sur une confiance prudente dans un progrès technique bien encadré par des réflexions éthiques et métaphysiques¹¹. L'humanisme optimiste qui caractérise les romans de B. R. Bruss trouve dans cette figure bonhomme sa justification profonde, et c'est sur la dualité féconde du « Dr Bruss et Mr Blondel » que s'achève la carrière de l'écrivain, chaque pan de l'œuvre soutenant l'autre : c'est encore sous ce titre que la revue *Galaxies* publie un dossier consacré à l'écrivain en 2012, alors même que l'identité de René

⁸ B. R. Bruss, *Et la planète sauta...* (1946), Paris, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et Demain Classiques », 1971. *Id.*, *L'Apparition des surhommes*, Paris, Jean Froissart, coll. « Temps futurs », 1953.

⁹ Un fonds René Bonnefoy a été déposé à la BnF (NAF 28633), lors d'une collecte orchestrée par Clément Pieyre. Ce fonds comprend manuscrits et correspondances, mais ils ne portent pas sur la période de la guerre ou de l'immédiat après-guerre.

¹⁰ Gérard Klein lui consacre une notice élogieuse dans la revue *Fiction* n° 136, mars 1965.

¹¹ Jean-Pierre Andrevon, « Un entretien avec Roger Blondel (et B. R. Bruss) », *Fiction* n° 258, juin 1975, p. 147-158. Repris dans *Galaxies* n°20/*Lunatique* n° 85, *op. cit.*, p. 117-126.

Bonnefoy est bien connue du responsable du dossier, Jean-Pierre Andrevon, qui y livre une synthèse biographique sans fard¹².

De fait, ce Roger Blondel affable et ouvert d'esprit correspond bien à l'ethos sous-jacent des romans de B. R. Bruss, tels qu'ils paraissent au Fleuve Noir depuis 1954. Au sein d'une collection populaire, distribuée essentiellement dans les gares, et dont plusieurs auteurs affirment sans nuance des idées réactionnaires, B. R. Bruss apparaît comme un écrivain capable de dépasser les clichés associés aux menaces extraterrestres, robotiques, guerres interplanétaires qui font le quotidien de ce segment de la science-fiction. Si l'exécution n'est pas toujours saluée par la critique, les conceptions qui se dégagent de ses récits recueillent généralement l'approbation : pacifisme, respect de l'Autre, méfiance envers la technocratie, valorisation d'instances supranationales bienveillantes¹³. Un regret récurrent est exprimé par les critiques : B. R. Bruss ne retrouve jamais, dans ce cadre contraint, la qualité reconnue à ses deux premières œuvres, qui lui ont valu le respect au moment où la science-fiction commençait à être reconnue en France, après la Seconde Guerre mondiale. « Authentique écrivain dans le droit fil d'une tradition remontant à Rosny aîné et passant notamment par Maurice Renard, Jacques Spitz et René Barjavel¹⁴ », selon Gérard Klein dans la préface d'une réédition en 1971 du premier de ces romans, *Et la planète sauta...*, B. R. Bruss dilapide en somme dans la science-fiction populaire ce qui l'a rendu « célèbre, dans le milieu restreint d'intellectuels s'intéressant à la science-fiction », à savoir, selon les termes de Jacques Bergier, préfaçant en 1970 la réédition du second roman *L'Apparition des surhommes*, « l'originalité des idées », « le style », « le détail avec lequel l'auteur décrivait des techniques appartenant à une civilisation extraterrestre¹⁵ ». La vérité littéraire de B. R. Bruss se concentrerait, en fait, dans ces deux premiers récits, mûris au sortir de la guerre et hors de tout cadre contractuel.

Cette vérité, bien sûr, est le produit d'un mensonge et d'une dissimulation systématiques, par un René Bonnefoy cherchant à se réinventer alors que, jugé par contumace et condamné à mort, il se dissimule à la justice. Si en 1955, assuré d'une plus grande clémence, il se livre aux autorités, pour n'être plus condamné qu'à la dégradation et à l'indignité nationales, entre 1945

¹² Jean-Pierre Andrevon, « Dr Bruss et Mr Blondel », art. cit., p. 67-76.

¹³ Bradford Lyau le classe parmi les « radicals » (« gauchistes ») du *Fleuve Noir* dans *The Anticipation Novelists of 1950s French Science Fiction: Stepchildren of Voltaire* (Jefferson, McFarland, 2011). Voir également du même auteur « L'anxiété technocratique en France : les romans du Fleuve Noir Anticipation, 1951-1960 », *ReS Futuræ* [En ligne], n°13 mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 06 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/resf/2385>.

¹⁴ Gérard Klein, « Préface », B. R. Bruss, *Et la planète sauta...*, op. cit., p. 11.

¹⁵ Jacques Bergier, « Préface », B. R. Bruss, *L'Apparition des surhommes*, Paris, Rencontres, coll. « Chefs-d'œuvre de la science-fiction », 1970, p. 7.

et 1955, c'est encore un homme aux abois, privé de tous ses biens, marqué par un dangereux passé, qui écrit les deux romans destinés à donner consistance au nom de plume qu'il s'est choisi. Pendant la Seconde Guerre mondiale, René Bonnefoy a lié son destin à celui de Laval, auquel il doit sa carrière de journaliste depuis 1927, au *Moniteur du Puy de Dôme*, puis sa carrière politique, entamée en 1940 et culminant avec un poste de Secrétaire général à l'Information, le 3 décembre 1942, auquel s'ajoutent le 12 août 1943 les fonctions de Directeur de l'Office Français d'Information¹⁶. Chargé en pratique du contrôle et de la censure de la presse, il est décrit en 1943 par *Paris Soir* comme « un homme simple et modeste, qui s'est tenu à l'écart des luttes politiques et, ancien combattant médaillé militaire de la Grande Guerre, a toujours porté un amour passionné de la paix », et qui a « concentré toute son activité intellectuelle sur le plan des belles-lettres, des arts et des spéculations philosophiques¹⁷. » Il ne semble pas, d'après les discours qu'il a tenus dans le cadre de ses fonctions, comme d'après ses écrits journalistiques et romanesques antérieurs, que ce portrait soit particulièrement mensonger. De même, dans la tribune qu'il délivre à l'ouverture de chaque numéro de *La Politique française* (octobre 1943 – juillet 1944), René Bonnefoy se fait l'avocat d'un juste milieu, appelant à la paix et à la méfiance contre les puissances étrangères, en particulier l'impérialisme bolchevique. Fidèle au Maréchal Pétain et à son mentor Laval, il applique consciencieusement les consignes de censure du régime de Vichy et de l'occupant nazi¹⁸.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'un haut fonctionnaire vichyste en fuite, ancien journaliste, et auteur de plusieurs romans publiés entre 1928 et 1931, se soit tourné vers l'écriture sous pseudonyme pour survivre dans la France de la Libération. Le choix de la science-fiction est plus surprenant, car il marque une rupture nette aussi bien avec sa pratique antérieure qu'avec ses ambitions ultérieures. À cet égard, le véritable héritier de l'écrivain Bonnefoy est Roger

¹⁶ On trouve trace de ces nominations dans les numéros du 4 décembre 1942 et 13 août 1943 de *Paris Soir*.

¹⁷ Bertrand Dupeyrat, « Notre raison de vivre », *Paris-Soir*, 2 mars 1943, p. 1. Consultable sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76416700/f1.item>.

¹⁸ René Bonnefoy n'a pas laissé de marque particulière dans l'histoire de la collaboration, contrairement à son prédécesseur, Paul Marion, dont les convictions fascistes, déployées sous la direction de Darlan, ne font guère de doute. S'il est mentionné nommément par Marc Martin, ce n'est que pour indiquer que Laval « confie à son fidèle René Bonnefoy [...] le soin de contrôler la presse » (*Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 246), en tant que directeur du cabinet de Paul Marion (comme l'indique le *Paris-Soir* du 4 décembre 1943 annonçant ensuite sa nomination). Jacques Cantier indique simplement que « Paul Marion [...] reste en place dans l'équipe Laval mais voit sa marge de manœuvre réduite » pendant le premier semestre 1942 (*Lire sous l'occupation*, Paris, CNRS Editions, 2019, p. 128), tandis que *L'Histoire de la Presse en France XX^e-XXI^e siècle* (Christian Delporte, Claire Blandin, François Robinet, Paris, Armand Colin, Coll. « U », 2016, p. 129) indique que « l'échec politique de Paul Marion est [...] significatif » d'une préférence de la censure traditionnelle à la propagande pro-allemande, en présentant la période où exerce Bonnefoy ainsi : « quand [Laval] revient au pouvoir, en avril 1942, il marginalise Marion, prend la main sur l'information et s'en tient à une stricte politique de censure. » René Bonnefoy est cette « main » de Laval, dont le rôle comme secrétaire général à l'information et directeur de l'Office Français d'Information, ne semble pas être tenu pour crucial par les historiens.

Blondel, pour le style, les thèmes et d'une manière générale la visée esthétique¹⁹. Malgré ses qualités relatives, le B. R. Bruss du Fleuve Noir est une entité routinière, dont les récits sont des exercices de style où l'auteur ne place pas de grandes aspirations. Pourtant, il en est tout autrement des deux premiers romans de Bruss, plus sophistiqués à tous égards, mais nettement distincts des écrits de Bonnefoy. Quelque chose s'y joue, qui se situe entre une expiation de la mauvaise conscience de l'auteur et la volonté d'entrer en dialogue avec un esprit du temps, en somme de prendre position en regard des représentations alors dominantes : il s'agit pour l'ancien haut fonctionnaire de Vichy de se réinventer, subrepticement, en combattant de l'intérieur, en Résistant d'une réalité alternative.

REAPPROPRIATION DE LA RESISTANCE

Une question restera indécidable, celle de savoir dans quelle mesure les représentations discernables dans ces deux romans reflètent une position sincère de la part de l'auteur. Dans un témoignage rédigé en 1948, dans la perspective de préparer sa défense²⁰, René Bonnefoy excipe d'un patriotisme sans tache avant la guerre, médaillé sous la grande guerre, puis aux commandes du *Moniteur*. Il défend ses fonctions au sein d'un « organisme technique, au même titre que celui de l'Agriculture ou de la Santé publique » et développe un plaidoyer où il souligne que ses activités ont consisté à prémunir les organes de presse contre les sanctions allemandes : « avoir le moins possible d'histoire avec les Allemands » et « ne pas molester les journaux et les journalistes²¹ ». Dans le cadre de cette rationalisation *a posteriori* d'une collaboration issue d'une ambition patriotique, la supervision de la censure se transforme ainsi en moindre mal, et presque en instrument paradoxal de préservation de liberté et de protection des journalistes. Cet élan de justification trouve un écho dans ses récits de science-fiction, et la clef de lecture biographique servira ici à formuler des hypothèses interprétatives. De plus, il n'est pas trop audacieux de considérer que ces textes, rédigés après des années de prises de position politique dans les journaux, et en particulier au sortir d'une période pendant laquelle René Bonnefoy s'est exprimé, notamment dans *La Politique française*, sur l'avenir de la France et sur les enjeux de la guerre, sont bien le produit de spéculations profondes, et non de simples

¹⁹ Je serais ainsi plus enclin à associer *Bacchus Roi* (Paris, Nouvelle Société d'édition, 1930), le roman le plus proche de la science-fiction qu'ait écrit Bonnefoy avant-guerre, à la lignée des romans de Blondel tel que *Bradfer et l'Éternel*. *Bacchus Roi* représente une France qui trouve dans une réalité alternative une échappatoire épicurienne, placée sous le signe d'une mythologie fantaisiste.

²⁰ René Bonnefoy, « Information-Presses » (témoignage du 3 juillet 1948), Hoover Institute, *La Vie de la France sous l'Occupation*, Paris, Plon, 1957, p. 927-937.

²¹ *Ibid.*, p. 929.

exercices de style. Pour autant, ce ne sont moins les convictions politiques de l'auteur qui importent, que la nature des représentations qu'il introduit dans ses ouvrages : à la fois le reflet d'un horizon d'attente de l'époque, et le vecteur effectif d'images et idées, l'imaginaire scientifique développé par B. R. Bruss dans ses deux premiers romans peut faire l'objet d'une analyse pertinente en lui-même.

L'intrigue du premier roman, *Et la planète sauta...* est clairement inscrite dans la continuité de l'anticipation d'avant-guerre²². Il s'agit d'un récit de cataclysme radical, qui a abouti dans un passé lointain à la destruction complète d'une planète (Rhama) et de ses civilisations : planète qui orbitait autrefois au-delà de Mars et ne subsiste plus que sous la forme d'une ceinture d'astéroïdes. Ce récit se fait en deux temps : un de nos contemporains raconte les étapes d'une étude archéologique, qui a révélé une myriade de documents extraits d'une météorite, parmi lesquels le document qui raconte les derniers temps de la planète détruite, le journal de bord d'un scientifique assistant, désabusé, à l'effondrement de toutes les civilisations de sa planète. Ni la thématique, ni la forme pseudo-documentaire, ne sont à première vue d'une très grande originalité : dès 1925, *La Fin d'Illa* de José Moselli livrait un récit sur le même canevas, à savoir la découverte d'un document très ancien révélant l'existence, puis la disparition complète d'une civilisation décadente, détruite du fait de son orgueil même.

Néanmoins, plusieurs spécificités du roman de Bruss résonnent d'une manière particulière dans le strict contexte de l'écriture, en 1945. Un détail évocateur, d'abord. Les documents retrouvés ne sont pas des textes, mais des cylindres formant une bibliothèque sonore : appels lancés à travers le temps, voix solitaires rappelant les messages poétiquement énigmatiques captés sur les postes de T.S.F., qu'il s'agit de décoder. Deuxième aspect marquant, le patient travail de déchiffrement aboutit, dans la diégèse, à un moment significatif :

Ils se proposaient, en 1939, de faire connaître leurs travaux, lorsque la guerre éclata. Ils décidèrent alors sagement d'attendre pour cela la fin des hostilités. Et lorsque vint le temps de l'occupation, ils redoublèrent de précautions pour garder le secret²³.

Les personnages du récit sont donc, indirectement et de manière pour ainsi dire passive, des Résistants, dans la mesure où ils disposent de secrets terribles, dont ils ne veulent pas faire profiter l'occupant allemand, en particulier des indices pouvant permettre d'accéder à une puissance de destruction massive, en somme à la bombe atomique. Dans cette perspective, le

²² Il est possible de détecter quelques fantasmes apocalyptiques dans ses romans d'avant-guerre, mais ces traces se situent dans un cadre globalement réaliste.

²³ B. R. Bruss, *Et la planète sauta...*, *op. cit.*, p. 65.

pseudo-document qui forme l'essentiel du récit, le journal oral d'un savant nommé Morar, doit être interprété comme une mise en garde aussi bien contre la répétition des erreurs du passé que contre les mauvais usages scientifiques à venir : « l'espèce humaine, après les convulsions qu'elle vient de vivre et les découvertes fulgurantes qu'elle vient de faire, est en position de tout espérer, mais aussi de tout redouter²⁴ », déclare le narrateur avant de passer la parole à Morar.

Plus remarquable encore, l'enjeu de la destruction de la planète est en réalité un trompe-l'œil : la puissance atomique cache une autre force plus dangereuse encore. En effet, le savant Morar dispose assez rapidement et assez librement du secret du « dragorek » lui permettant d'abord de détruire une ville entière, puis la planète elle-même. Mais ce secret n'est pas la menace qui donne son sens au récit. Un autre personnage essentiel, d'abord fraternel, puis de plus en plus antinomique, prend de l'importance. Il s'agit de Rahrs, un savant dont les vues expriment librement l'impérialisme du Nécorb, l'une des deux grandes puissances de Rhama ; un impérialisme où il est loisible de reconnaître la posture arrogante d'un officier nazi face à une France occupée :

Les Orbaliens n'ont pas à se plaindre. Nous les administrons sans heurts ni morgue. Nous les gavons de films, de jambons de jardanne, de grains de kurniss et d'idées toutes prêtes. Et s'ils sont malheureux, ce sont eux qui ont fait leur propre malheur. Si nous n'avions pas pris en main leurs affaires, dans quelle pire décomposition ne seraient-ils pas tombés. L'ordre prime tout²⁵.

Or, dans le prolongement de cette logique de domination, les recherches de Rahrs portent sur une énergie spirituelle, et en définitive sur le contrôle mental. Il parvient à étendre son influence sur la planète entière, transformant selon Morar ses habitants en « krikals », des insectes analogues aux fourmis. Dans ce contexte, Morar, qui maîtrise quant à lui une forme plus subtile de contrôle mental, est le seul à conserver sa conscience :

Depuis ce matin, la radio me dénonce. La télévision donne mon image de quart d'heure en quart d'heure. Je suis l'ennemi public, puisque je suis le seul être qui pense encore librement²⁶.

²⁴ *Ibid.*, p. 84.

²⁵ *Ibid.*, p. 113-114.

²⁶ *Ibid.*, p 186.

Par glissement, celui qui était l'un des décisionnaires principaux du Nécorb, devient le seul véritable Résistant²⁷, luttant contre « le pire des crimes », « un crime *métaphysique*²⁸ », si bien que, pour ainsi dire, il détruit la planète afin de la sauver. Corrélativement, l'empire du Nécorb, qui recouvre initialement une sorte de métaphore du III^e Reich, s'est transformé en une variante de régime communiste, portant le cauchemar de l'uniformisation et de la contrainte mentale. Dans un tel contexte, la science de la propagande dont dispose Morar – écho possible de l'expérience de la censure qu'a commandée René Bonnefoy – devient le dernier rempart contre la véritable menace. Sous la plume de B. R. Bruss, les valeurs de la Résistance – goût de la liberté, volonté de recourir à la violence pour la protéger, capacité à se sacrifier pour une cause essentielle – se déplacent ainsi vers la seule véritable menace : les atteintes à la liberté de pensée qui viennent de l'URSS.

Se dessine dès lors dans l'espace de la fiction une figure hybride, paradoxale et problématique : celle du collaborateur qui est en même temps, et du même élan, un Résistant. Le parcours de Morar le fait passer de l'adhésion à une politique d'oppression – la collaboration – à une incarnation implicite des valeurs de la Résistance, suggérant pour l'auteur du récit une persona positive, qui met en garde contre les dangers de la guerre atomique, mais aussi ceux que représente le bloc communiste en formation.

Cette sublimation de l'expérience de René Bonnefoy dans l'identité de B. R. Bruss trouve un prolongement plus subtil encore dans son second roman de science-fiction, écrit huit ans plus tard. *L'Apparition des surhommes*, quoique encore en dette envers l'anticipation d'avant-guerre²⁹, s'articule plus nettement avec la science-fiction américaine qui commence à être diffusée : représentant dans notre avenir des avancées techniques prodigieuses, machines volantes et champs de force, il envisage des modifications radicales de notre espèce. Au fil d'une intrigue nettement différente de celle du premier roman, un même type de réévaluation personnelle s'opère : le personnage principal, dont nous lisons les mémoires, passe d'un statut de collaborateur à celui de Résistant, et même de sauveur de l'espèce humaine.

²⁷ Une analyse plus poussée pourrait être faite concernant une première forme de « résistance », qui est désignée comme une « révolte par résorption » : « Curieuse tactique que celle des Dragéens. Ils se sont dispersés. Ils ont quitté les villes. Cette brusque dissémination est plus grave qu'une révolte ouverte. » (*ibid.*, p. 115). Si elle ressemble à une tactique de maquisards, cette attitude est en fait le résultat d'une manipulation mentale de l'ennemi : les Résistants sont donc des marionnettes téléguidées par une puissance étrangère, alors que Morar conserve pour sa part son libre-arbitre.

²⁸ *Ibid.*, p. 184.

²⁹ On y retrouve la tension entre un état normal du monde et une anomalie qui menace l'ordre du monde. De plus, la thématique des surhommes vivant à l'écart du monde rappelle *La Maison des hommes vivants*, de Claude Farrère (1910), ou *Les Chasseurs d'homme* de René Thévenin (1933).

La crise initiale est située en Suisse, en 1968³⁰. Neuchâtel et ses environs sont absorbés dans un cône d'énergie rose. Elle devient de facto une zone occupée, et la crainte de voir cette zone s'étendre conduit à un exode des populations environnantes. Les mystérieux occupants envoient des vaisseaux dans toutes les capitales pour y exiger les plus grandes œuvres d'art de l'humanité : la liste fournie concerne Paris, et apparaît comme une réédition de la spoliation par les Nazis des trésors nationaux. Ce cadre ainsi posé, le témoignage du personnage principal permet de saisir, très progressivement, ce que sont les surhommes du récit.

Ce personnage principal, Georges Bardin, a été enlevé trente ans plus tôt, le 27 novembre 1938. Il est pendant cinq ans et demi enfermé et assigné à une tâche abrutissante. Ayant ainsi convoqué discrètement l'image du prisonnier de guerre et celle du travailleur réduit en esclavage par une force supérieure, B. R. Bruss construit ensuite la trajectoire d'une domestication paraissant se confondre avec une élévation. Bardin devient le serviteur attiré du premier des surhommes, et comprend peu à peu la nécessité de son esclavage : il s'agit d'imprégner peu à peu des humains triés sur le volet afin de leur permettre d'être, *in fine*, transformés en surhommes, dénommés « Agoutes » dans le récit et pourvus d'ailes ainsi que d'un troisième œil. C'est donc en somme pour leur bien que ces humains sont emprisonnés et réduits à la servitude. Il n'échappera à personne que le thème du surhomme renvoie implicitement aux fantasmes délirants de l'*Übermensch* nazi. Pour autant, aucune mention explicite n'est faite à la guerre ou aux thèses hitlériennes. La surhumanité dont il est question est censément enviable, et ambivalente. Le maître des Agoutes se révèle être un raciste d'une grande bienveillance :

J'ai toujours eu une horreur native de la cruauté, et il me déplaît souverainement d'avoir à faire souffrir une créature vivante. Je porte même en moi une vieille et tenace tendresse pour cette race des hommes dont je suis issu. Mais il ne peut y avoir place sur cette terre pour l'homme et pour l'Agoute³¹.

La collaboration entre humains et Agoute est facilitée par une promesse : ceux qui servent bien seront épargnés de fait, et l'assimilation est garantie à tous ceux qui en sont dignes. Le caractère éventuellement malsain de ce marché est neutralisé par l'orientation ultérieure de l'intrigue. La fascination pour la promesse d'une surhumanité est en effet détournée par le biais de deux figures négatives. La première est le cousin de Georges Bardin, Hippolyte, qui se révèle l'Agoute le plus prometteur, mais surtout celui qui trahit le maître et remplace son projet de

³⁰ La date est modifiée lors de rééditions ultérieures. Je m'appuie ici sur le texte de la première édition.

³¹ B. R. Bruss, *L'Apparition des surhommes*, Paris, Jean Froissart, coll. « Temps futurs », 1953, p 136.

conquête lente par la perspective d'un génocide. Double néfaste aussi bien du premier surhomme que du protagoniste, dont il incarne les envies de puissance, Hippolyte permet à peu de frais de transformer la figure du surhomme en repoussoir. Bardin, d'abord prisonnier esclave, puis collaborateur presque élevé vers la race des Seigneurs, se transfigure finalement en héros de la Résistance, puisque, resté humain, il s'évade de la zone occupée et vient livrer les secrets de ses anciens maîtres et les moyens de les anéantir : c'est lui qui transporte dans la zone occupée une bombe atomique permettant d'éliminer pour toujours la menace. Intervient alors l'autre figure négative, celle du Professeur Doorn, qui ne l'accompagne que dans l'espoir de rejoindre les Agoutes, et qui fournit finalement l'occasion d'un examen de conscience :

Qu'allais-je faire de lui ? Avais-je le droit de le livrer, moi qui si longtemps avais souhaité devenir un Agoute ? S'il était coupable d'avoir cédé à la formidable fascination, n'étais-je pas aussi coupable que lui ? Et Hippolyte lui-même, où était sa culpabilité³² ?

En son for intérieur, Bardin se sait aussi coupable que les deux autres : il aurait pu devenir semblable à Hippolyte ; il a ressenti la même fascination que Doorn. Exorcisant dans la fiction un dilemme peut-être ressenti autrefois par René Bonnefoy, B. R. Bruss fait exécuter Hippolyte par Doorn, ce qui supprime ces alter ego encombrants et ouvre la possibilité d'un triomphe : la dernière page du roman voit ce héros porté aux nues par l'humanité entière. Sans y lire nécessairement la projection d'une ambition propre à René Bonnefoy (devenir une icône littéraire sous le masque de Bruss), il paraît possible d'y percevoir l'idée selon laquelle, au bout du compte, le passé compte moins que les actes présents : des erreurs de jugements antérieures n'empêchent nullement une belle reconnaissance. Le héros de la dernière heure est un héros malgré tout : de quoi faire frémir bien des vrais Résistants.

Interrogeant ces deux récits pour y trouver des liens avec la Résistance, ses valeurs, ses représentations et ses figures, j'ai ainsi identifié avant tout une grande ambiguïté, une visée problématique, mais porteuse d'enseignement : ces deux romans portent témoignage de la façon dont un ancien collaborateur, qui plus est haut placé, est parvenu dans l'après-guerre à assimiler et à restituer une partie des enjeux de la Résistance, tout en les adaptant discrètement pour qu'ils ne deviennent pas des actes d'accusation. Loin de refléter des examens de conscience, ces récits se ramènent plutôt à des rationalisations *a posteriori*, qui laissent en partie intacte la motivation initiale de la collaboration : la méfiance envers le bolchevisme et la condamnation des extrêmes.

³² *Ibid.*, p. 186.

Que devient la Résistance dans la science-fiction de B. R. Bruss ? L'humanisme souvent mis en avant pour qualifier son œuvre ultérieure au Fleuve Noir se révèle très ambivalent dans ses premiers récits de science-fiction. La planète Rhama, le futur des Agoutes, apparaissent comme des espaces de projection où se règlent en grande partie les cas de conscience de René Bonnefoy : dans la fiction, un héroïsme ambigu devient possible, qui permet aux puissants de se muer en Résistants, aux collaborateurs de se changer en héros. L'interprétation de ce qui se transmet d'un certain esprit de la Résistance par l'intermédiaire de ces textes est de ce fait tout aussi ambivalente.

D'un côté, les anti-héros de Bruss, Morar et Bardin, ne permettent guère de penser les sacrifices et les trajectoires glorieuses des vrais Résistants. Ce qui se perd ainsi, c'est la possibilité d'une véritable clarté morale : la condamnation pure et simple des ambitions totalitaires, la critique d'une vision hiérarchisée de l'humanité, l'aspiration à une plus grande égalité sociale. L'« humanisme » de B. R. Bruss s'accommode par la suite assez facilement d'un élitisme constatant le suivisme des masses, qu'il est préférable de bien mener et d'éclairer, notamment face aux manipulations mentales de conquérants mal intentionnés.

D'un autre côté, les protagonistes de ces deux romans incarnent malgré tout certaines valeurs associées à la Résistance. Isolés, avec pour seules ressources leur inventivité et leur ténacité, ils affrontent des puissances écrasantes, devant lesquelles tout le monde a plié ; puissances dont la séduction initiale, dont l'élan vertigineux, a finalement révélé le potentiel mortifère et détestable. Dans le contexte de l'après-guerre, ces récits véhiculent explicitement des représentations faisant de la Résistance la plus haute forme de l'héroïsme ; c'est ainsi qu'ils sont lus et retenus par les amateurs de science-fiction, et ce n'est que rétrospectivement que nous sommes maintenant en mesure d'y traquer les détails douteux et les petits arrangements que la mauvaise conscience de René Bonnefoy y a dispersés.

Faut-il voir dans cette récupération des idéaux des Résistants par un ancien collaborateur le triomphe d'un certain esprit de la Résistance, ou au contraire considérer que cet esprit s'est définitivement perdu dans les remous de l'après-guerre ? À l'instar de Morar faisant exploser sa planète, Bruss a-t-il contribué à la dissolution de l'esprit de la Résistance en prétendant le sauver ? Toujours est-il que l'héritage littéraire de B. R. Bruss, tout ambigu et problématique qu'il puisse maintenant nous paraître, s'est fondu par la suite dans un courant progressiste de la science-fiction française, dont il a nourri les idées et permis en partie l'émergence. Dans un univers alternatif, des figures plus dignes, comme Régis Messac, s'en seraient sans doute chargées ; mais nous ne pouvons juger que de cet univers-ci.